

## Virgile et la médecine

### Quelques réflexions sur l'utilisation de la pensée physiologique dans les Géorgiques

Quand on pense aux *Géorgiques* et à la médecine, c'est surtout, croyons-nous, l'épisode de la peste du Norique que l'on évoque, tant l'analogie entre ce fléau et celui qui ravagea Athènes est flagrante. Mais il est d'autres allusions plus cachées à ce que nous appellerons la pensée physiologique. Nous proposerons donc l'étude de quelques vers des *Géorgiques*: 1, 84-93 et 1, 415-23.

L'alternative est simple. Ou bien nous considérons que, dans ce passage et dans quelques autres, nous avons à faire avec le bricolage astucieux d'une vague analogie entre la terre et l'organisme humain, les soins de la terre et les soins du corps, avec quelques termes à connotations médicales, ou bien nous faisons l'hypothèse que Virgile connaît les problèmes et les théories physiologiques, qu'il s'y intéresse, et qu'existe la possibilité d'une lecture «physiologique» rigoureuse et exigeante. Nous pensons que cette tentative vaut la peine, même si l'appareil que nous proposons paraît un peu lourd et pédant. Après tout, nous ne faisons que prendre au sérieux la phrase fameuse de la *Vie de Virgile*: *Inter cetera studia medicinae quoque ac maxime mathematicae operam dedit*<sup>1</sup>.

Nous reprendrons d'abord l'étude d'un passage dont nous avons déjà signalé l'importance du point de vue des théories physiologiques mises en oeuvre<sup>2</sup>:

1 Cf. *Vitae vergilianae antiquae*, ed. Colinus Hardie (Oxford Classical Texts 1966) *Vita Donat*, 15, p. 9.

2 'Nature, culture et poésie dans les Géorgiques de Virgile', in *Helmantica*, 28 (1977) pp. 455-58.

Saepe etiam steriles incendere profuit agros,  
 Atque leuem stipulam crepitantibus urere flammis:  
 Siue inde occultas uires et pabula terrae  
 Pinguia concipiunt; siue illis omne per ignem  
 Excoquitur uitium, atque exsudat inutilis humor;  
 Seu plures calor ille uias et caeca relaxat  
 Spiramenta, nouas ueniat qua sucus in herbas;  
 Seu durat magis, et uenas adstringit hiantes,  
 Ne tenues pluuiæ, rapidiue potentia solis  
 Acrior, aut Boreae penetrabile frigus adurat<sup>3</sup>

«Souvent même il a été utile de mettre le feu à des champs stériles, et de brûler de flammes crépitantes le chaume léger; soit que, à la suite de cela, les terres conçoivent des forces cachées et des nourritures riches, soit que tout le mal qui est en elles soit cuit par le feu et que sorte, en sueurs, l'humeur inutile; soit que cette chaleur relâche davantage de chemins et de pores invisibles, que permettent ainsi au suc de parvenir jusqu'aux plantes nouvelles, soit qu'elle durcisse les chemins et resserre les veines béantes, de façon que les pluies ténues ou la puissance trop âpre du soleil dévorant, ou le froid pénétrant de Borée n'exercent leur brûlure». «*Quelle unbekannt*», écrit P. Jahn sur ce passage<sup>4</sup>.

Soit donc l'action du feu. Virgile nous indique le résultat positif de ce procédé en nous signalant un certain nombre d'explications possibles dont nous allons essayer de repérer la cohérence et les références possibles à des théories physiologiques. L'influence du feu peut être soit positive, c'est-à-dire apporter un bien, soit négative, c'est-à-dire éliminer un mal.

#### a) *Influence positive.*

Siue inde occultas uires et pabula terrae  
 Pinguia concipiunt; ...

La terminologie est très vague. Que sont ces «forces cachées et ces nourritures riches»? Nous reviendrons sur le sens de *occultas* et de *caeca* (89) dans ce passage. Il ne

<sup>3</sup> *Géorgiques*, 1, 84-93.

<sup>4</sup> P. Jahn, 'Die Quellen und Muster des Ersten Buches des *Georgica Vergils*', in *Rheinisches Museum*, 58 (1903) p. 402.

faut certainement pas traduire par «forces insoupçonnées» comme le fait Billiard<sup>5</sup>. Nous ferions plutôt remarquer le groupement *dynámias-ikmáda* dans *Maladies 4* du *Corpus hippocratique*: «Car la terre a en soi des pouvoirs de toute nature et innombrables. Car elle fournit, à tout ce qui croît, un suc respectivement conforme...»<sup>6</sup>.

Il s'agit dans ce chapitre, de *Maladies 4*, d'une analogie entre la terre et le corps humain, procédé commun à *Nature de l'enfant* et *Maladies 4*. I. M. Lonie, dans son excellent commentaire à *Génération, Nature de l'enfant* et *Maladies 4*, écrit, à propos de ce que nous citons, que nous nous trouvons davantage devant une équation entre les termes *ikmás* et *dynamis* que devant une distinction<sup>7</sup>. Lonie fait remarquer<sup>8</sup> que dans *Maladies (4, 22-27)* l'auteur conçoit *dynamis* comme une substance. En 22, 5 l'humeur de la terre est décrite comme *dynamis*. Cette conception substantielle de *dynamis* est sans parallèle dans le *Corpus hippocratique*. Mais Lonie cite Théophraste pour un sens analogue<sup>9</sup>. Nous ne serions pas loin de penser que nous nous trouvons devant une identification de ce type entre *uires* et *pabula*.

b) *L'explication négative*, ou comment le feu empêche le mal. Cette deuxième branche de l'alternative est beaucoup plus longue et propose trois hypothèses:

1) Première hypothèse.

... siue illis omne per ignem  
excoquitur uitium atque exsudat inutilis humor:

Cette explication ne se comprend que dans le cas de l'analogie entre la terre et le corps humain. Elle renvoie à une médecine de type hippocratique, qui repose sur une physiologie humorale. Le terme *excoquitur* a un sens physiologique. Le feu opère la coction du mal et l'humeur inutile élimine les sueurs.

«La coction des humeurs en prépare l'expulsion», écrit

5 R. Billiard, *L'agriculture dans l'Antiquité d'après les Géorgiques de Virgile* (Paris, De Boccard 1928) p. 86.

6 *Maladies 4, 34, 1* = ed. R. Joly, (Paris, Belles Lettres) p. 85, = 7, 50, 544.

7 Iain M. Lonie, *The hippocratic treaties «On generation», «On the nature of child», «Diseases IV»* (Berlin, de Gruyter 1981) p. 283.

8 Page 216.

9 *Ibid.*, Théophraste, C. P., 1.17.1 - 5.1.4 - 5.2.1.

Littré<sup>10</sup>, «Les efforts pour cette expulsion reçoivent un nom particulier dans la médecine grecque; ils s'appelèrent *crise*. Différentes voies y sont ouvertes; les plus communes sont les voies de la *sueur*<sup>11</sup>, de l'urine, des excréctions alvines, des vomissements et de l'expectoration». Dans le *Corpus hippocratique*, les cas de guérison avec sueurs sont assez fréquents. Nous citerons seulement ici *Epidémies* (7, 23 = 5 L 392) le cas de Léophorbides souffrant d'une fièvre aiguë, et *Epidémies* (7, 40 = 5 L 408) qui ont été récemment commentés par W. D. Smith<sup>12</sup>. *Pronostic* (6 = 2 L 122-24) explique que «les sueurs les meilleures dans toutes les maladies aiguës sont celles qui surviennent aux jours critiques, et qui enlèvent complètement la fièvre. Elles sont bonnes lorsque, répandues sur tout le corps, elles ont rendu au sujet sa maladie plus supportable; mais celles qui ne produisent aucun de ces effets ne sont pas avantageuses...» (trad. Littré)<sup>13</sup>.

La sueur est appelée *inutilis umor* (88): «même sens que *noxius*», écrit Benoist<sup>14</sup>. Mais l'expression est hippocratique. Ainsi dans *Maladies* (4, 45, 3) l'auteur écrit: «Mais le corps s'échauffe aussi quand on travaille. Et quand il est échauffé par le travail, l'humeur qu'il contient devient fluide et légère; devenue inutile elle s'écoule à la fois dans le ventre et la vessie, qui la filtrent et l'expulsent; une partie s'en évapore au dehors grâce à la porosité intérieure; une partie de ce qui reste devient *sueur* et sort par (tout) le corps»<sup>15</sup>.

10 *Hippocrate. Opera omnia* (Paris, Baillière 1836) pp. 448-50.

11 Souligné par nous; cf. aussi A. Thivel, *Cride et Cos?* (Paris, Belles Lettres 1981) p. 205: «Ainsi, pour les Anciens, le rétablissement de la coction se manifeste par une évacuation, et c'est pourquoi ils sont si attentifs aux vomissements, aux saignements de nez, aux sueurs, aux écoulements d'oreilles, et aux règles». Sur la coction et la crise, cf. aussi L. Bourgey, *Observation et expérience chez les médecins de la collection hippocratique* (Paris, Vrin 1953) pp. 237-38.

12 *Implicit fever theory in Epidemics 5 and 7, Theories of fever from Antiquity to the Enlightenment, Medical history supplement*, n.° 1, éd. W. F. Bynum et V. Nutton (London, Wellcome Institute for the history of medicine 1981) pp. 1-18.

13 Pour des sueurs critiques favorables, cf. aussi *Régime des maladies aiguës*, 30, 2; 37, 2; 35. La fonction de la sueur est commune à toutes les parties du corps (*R.M.A.* 39). Il faut favoriser miction, *sueurs* (57). Cf. aussi *Lieux dans l'homme* 17, 1; 27, 1. Sur la sueur, dans le *C.H.*, il faut signaler le texte très intéressant de *Régime* 2, 66.

14 E. Benoist, *Oeuvres de Virgile*, 1 (Paris, Hachette 1884) *comm. ad loc.*

15 Trad. R. Joly, *op. cit.*, pp. 99-100.

Il faut aussi considérer les écrits péripatéticiens sur la sueur. On y trouve ce que l'on pourrait appeler une topique péripatéticienne de la sueur, comme on le voit dans le *Problème 2*, consacré à ce phénomène et dans les fragments du *De sudore* de Théophraste<sup>16</sup>. Le *Problème 2* propose l'hypothèse que la sueur est de l'humeur non cuite; ce qui n'est pas cuit, doit donc s'évacuer (869 b 37). Théophraste écrit qu'il y a deux sueurs; l'une qui est chaude, comme cuite, l'autre froide, comme non cuite<sup>17</sup>.

2) Ce qui suit est beaucoup plus complexe, si l'on suppose une théorie physiologique derrière ces vers. Quelle théorie, quel médecin? Nous avons suggéré Asclépiade et peut-être Thémison<sup>18</sup>. L'hypothèse de Thémison avait déjà été soutenue par A. Delpeuch, dans son beau livre *La goutte et le rhumatisme*<sup>19</sup>.

Seu pluris calor ille uias et caeca relaxat  
Spiramenta, nouas ueniat qua sucus in herbas;  
Seu durat magis, et uenas adstringit hiantes  
Ne tenues pluuias, rapidiue potentia solis  
Acrior, aut Boreae penetrabile frigus adurat (1, 89-93).

Cette deuxième partie de l'explication négative se présente elle-même sous la forme de deux hypothèses. L'hypothèse du relâchement et celle du resserrement; le relâchement permet la montée du suc nourricier jusqu'aux herbes, c'est-à-dire un mouvement de l'intérieur vers l'extérieur; le resserrement empêche la nuisance externe, c'est-à-dire un mouvement de l'extérieur vers l'intérieur. Le relâchement affecte des canaux ou des pores appelés *uias*, *caeca spiramenta* et *uenas*.

<sup>16</sup> Ains dans le *Problème 2*, on pose des questions du genre: pourquoi sue-t-on plus par le haut que par le bas (866 b 4); pourquoi sue-t-on quand on n'a pas sué depuis longtemps (866 b 8); pourquoi sue-t-on davantage quand on est couvert (867 a 9)?

<sup>17</sup> *De sudore* 10. La question se pose d'ailleurs, à l'époque de Théophraste, de savoir si la sueur est une humeur, ou bien si elle vient du *pneuma* inné, traversant la chair et se coagulant. Théophraste renvoie le problème à d'autres écrits (*De sudore* 1). Pour lui la sueur vient de l'humeur (*ibid.* 10).

<sup>18</sup> *Nature, culture et poésie*, p. 457.

<sup>19</sup> Paris, Carré et Naud, 1900, p. 131: «Les mots *relaxat*, *spiramenta*, *adstringit* ne laissent place à aucun doute. Virgile applique aux pores de la terre la théorie du *laxum* et du *strictum* comme Thémison avait fait pour les pores du corps humain».

Certes, comme le rappelle Lonie, l'obstruction de passages est une très fréquente explication de la médecine grecque. C'est peut-être l'hypothèse pathologique la plus commune dans les traités cniidiens et elle apparaît dans un traité non cniidien comme *Maladie sacrée*<sup>20</sup>. Mais à l'époque de Virgile, le nom qu'il faut d'abord évoquer est celui d'Asclépiade, qui a systématisé une physiologie fondée sur des pores, où circulent des corpuscules, ces pores et ces corpuscules étant seulement sensibles à la raison<sup>21</sup>. Telle pourrait être le sens de *caeca* dans l'expression *caeca spiramenta* où *caeca* serait l'équivalent de *intellectu sensa* par exemple, comme écrit Caelius Aurélien<sup>22</sup>.

Mais si la pathologie d'Asclépiade vient du dysfonctionnement des canaux, ce dysfonctionnement lui-même a pour origine, essentiellement, l'embarras de ces canaux, leur infarctus par les corpuscules. Il n'est pas question du relâchement ni du resserrement des canaux eux-mêmes. Cette hypothèse est, sans doute, thémisonienne. C'est même cette opposition du *strictum* et du *laxum* qui, avec la doctrine des *communautés*<sup>23</sup>, fournit la définition minimale du méthodisme dont l'inventeur reste, sans conteste, Thémison<sup>24</sup>, l'élève d'Asclépiade qui modifia la doctrine du maître<sup>25</sup>.

Malheureusement ce qui nous reste de Thémison est bien lacunaire. Cependant il est possible d'interpréter quelques fragments. Ainsi Caelius Aurélien, *Maladies aiguës* (2, 52: la léthargie): *Ita corpuscula quorum statione uiarum obstructionem factam existimat facile utique transire uel resili-*

20 *Op. laud.*, p. 113.

21 Nous nous permettons de renvoyer à notre livre *La maladie de l'âme. Étude sur la relation de l'âme et du corps dans la tradition médico-philosophique antique* (Paris, Belles Lettres 1981) pp. 90-100, et à notre article 'La physiologie de Lucrèce', in *REL*, 58 (1980) pp. 176-200.

22 *Maladies aiguës* 1, 105; traduction du grec *lógo theoretoi* qu'Asclépiade utilise pour les *póroi*, cf. *Anonymus Londinensis* 35, 18; 37, 5, etc.

23 «Les Méthodiques appellent *communauté* ce qui domine, en les embrassant toutes, les affections particulières». Galien, 1 K 80, trad. Darremberg, tome 2, p. 384. Thémison est le père des *communautés*, Galien, 10 K 35.

24 L'hypothèse d'un Thémison non encore *méthodiste*, soutenue par Edelstein, cf. *Ancient Medicine* (Baltimore 1967) pp. 174-75, n'est qu'une mauvaise querelle. Nous nous en expliquerons dans l'introduction de notre édition de Caelius Aurélien, *Maladies aiguës* 1.

25 Sur Thémison, cf. l'article de Deichgräber, *R.E.*, qui demanderait bien des nuances, et Meyer-Steineg, *Das medizinische System der Methodiker*, (Jena 1916) pp. 19-30, qui comporte des erreurs.

*re posunt, si capacitas exitum dederit, in quam uenisse uel ex qua exisse uidentur. Huic autem rei perficiendae frigida repugnat, densat enim atque conducit uias.* «Ainsi les corpuscules, dont l'arrêt provoque, selon lui (Thémison) l'infarctus des chemins, peuvent aisément passer ou être refoulés, si la capacité de ces chemins leur fournit une issue dans un sens ou dans l'autre. Or l'eau froide s'oppose à la réalisation de ce phénomène, car elle resserre et contracte les chemins».

A première vue l'étiologie de la maladie est identique à celle d'Asclépiade: il s'agit d'obstruction des canaux par les corpuscules. «Or l'eau froide...» est l'objection de Caelius au traitement proposé par Thémison: utilisation de l'eau froide qui resserre les chemins. *Etenim inimicum et neque ipsius dogmati conueniens esse probatur.* «Car ce traitement est tout à fait ennemi de son enseignement et va contre lui...» (*ibidem*).

En *Maladies aiguës* (2, 44) toujours à propos de la léthargie, Caelius écrit: «Thémison, dans son livre *Des maladies aiguës ou maladies à évolution rapide*, donne généralement des traitements corrects (pour la léthargie); mais il fait placer les léthargiques dans un lieu sombre; et, en effet, dit-il, la lumière ne convient pas, puisqu'aussi bien elle ébranle et trouble les corps et que les pores (*spiramenta*) ne peuvent laisser place à une exhalaison en rapport avec le trouble provoqué...» (*et non sufficient spiramenta turbationis commotae congruam exhalationem praebere*). La lumière, selon Thémison, est *commobilem corporis* (*ibid.*, 48). Il ne faudrait pas croire, trop vite, à cause de l'étymologie de *spiramenta* (grec *diapnoai*)<sup>26</sup>, ou de l'emploi de *exhalatio*, qu'il s'agisse uniquement de *voies respiratoires*. Ainsi les éléments qui sont troublés par la lumière, sont, selon Thémison, *liquida* et *spiritus*, les humeurs et le souffle. Ce sont ces éléments qui doivent circuler, entre autres, dans les *uiae* et *spiramenta*<sup>27</sup>.

<sup>26</sup> Le terme se trouve, au puriel, au sens de voies d'accès de la respiration, chez Arétée de Cappadoce, Hude, 5, 7 (la bouche et les narines); 137, 6.

<sup>27</sup> Cf. d'ailleurs *De natura pueri* 25 (p. 73, éd. R. Joly) où nous trouvons l'expression  $\eta$  ἀποπνέσεται τὸ ὕδωρ.

Le passage suivant de Caelius précise d'ailleurs la fonction des *spiramenta* et les qualités de l'*exhalatio* chez Thémison. Il s'agit de *Maladies chroniques* (1, 33): «Car, comme le dit Thémison, la tête est par nature pauvre en chair<sup>28</sup> et nerveuse, recouverte de peau dure et de cheveux, formée<sup>29</sup> avec des pores malaisément franchissables (*et spiramentis difficilibus natura*) et la réunion de tous les sens; elle est placée au-dessus du corps, et reçoit toutes les exhalaisons (*exhalationes*) de ce corps, puisque le souffle qui, par nature, cherche à gagner le haut entraîne ces corps<sup>30</sup> depuis le bas par l'intermédiaire de la trachée-artère et de l'oesophage, qui sont comme les cheminées principales du corps (*quae sunt corporis ueluti maiora fumararia*).

Ainsi, semble-t-il, le corps est pour Thémison le lieu d'une circulation continue à travers des conduits plus ou moins grands, de substances diverses. Cela est confirmé par Galien, à propos de la théorie de la fièvre chez Thémison; la chaleur monte du bas vers le haut<sup>31</sup>.

Qu'est ce qui change, dans cette théorie de la circulation, avec celle d'Asclépiade? Ou bien, pour employer l'expression de Celse, en quoi Thémison a-t-il infléchi la doctrine d'Asclépiade?<sup>32</sup> Leclerc le dit excellemment: «Asclépiade raisonnait là-dessus en philosophe; celui-ci (Thémison) n'allait pas si avant; il se contentait apparemment de croire qu'il doit y avoir des pores en divers endroits du corps humain, de quelque nature qu'ils fussent, quoiqu'on ne les voye pas»<sup>33</sup>.

Il s'agit en effet, de la réalité de ces corpuscules et de ces pores. Pour Asclépiade ils sont essentiels, au sens philosophique. Ce sont des concepts. Ils sont parce qu'ils doivent être<sup>34</sup>. Pour Thémison, il existe purement et simplement des

28 La chair est faite, pour Thémison, de *spiritus et nutrimentum* agrégés (*etiam caro commoueatua sua promotu substantia, hoc est spiritu atque nutrimento, ex quibus concreta perspicitur, Maladies aiguës 2, 232*).

29 *Formatum*, éd. Sichard, *foratum*, Rm (note marginale de l'édition Rouille).

30 *Corpora ea*, éd. Sichard, *uapores eos*, Rm.

31 Galien, 9 K 475-76. La singularité de Thémison est signalée, comme on le voit.

32 *Ex cuius successoribus Themison nuper ipse quoque quaedam in se-nectute deflexit* (Celse, *Marx* 18-19, 11).

33 D. Leclerc; *Histoire de la médecine* (Amsterdam 1723) pp. 440-41.

34 Cf. l'expression ἡ φύσις τῆρεῖ τὸν νόμον (*Anonymus Londinensis* 39, 5) et notre commentaire in *La maladie de l'âme*, p. 190 ss.



trous, des conduits, des pores, dans notre corps; certains sont invisibles; d'autres sont visibles, parce qu'ils sont plus grands, par exemple, l'oesophage et la trachée dont nous parlions tout à l'heure. Ainsi le sens de *caeca* est différent. Non pas *sensu intellecta*, comme nous disions tout à l'heure, mais simplement caché, invisible. Je pense que dans l'expression *caeca spiramenta* de Virgile, nous avons une expression hautement thémisonienne. Nous avons vu par deux fois le terme de *spiramenta* dans des citations de Thémison. (Nous devons dire, toutefois, que *spiramenta* n'intervient pas chez Caelius seulement dans ce cas)<sup>35</sup>. Ajoutons que Thémison est, sans aucun doute, l'inventeur de l'opposition du *status strictus* et du *status laxus*, ainsi que celui de *status mixtus*, comme on le voit chez Celse<sup>36</sup>.

Virgile peut-il avoir connu l'oeuvre méthodique de Thémison? Les dates de Thémison sont incertaines. Nous savons qu'il a été élève d'Asclépiade<sup>37</sup>; mais les dates d'Asclépiade sont elles-mêmes plus qu'imprécises. (Nous proposons, quant à nous, de le faire naître dans les années 150 et mourir vers les années 65, aux alentours de 85 ans)<sup>38</sup>. D'autre part, nous savons que Thémison modifie le système asclépiadien à la fin de sa vie<sup>39</sup>. Nous suivons Deichgräber<sup>40</sup> et Wellmann<sup>41</sup> qui se fondent sur Pline (*H.N.*, 29, 6): *Auditor eius Themison fuit seque inter initia adscripsit illi, mox procedente uita*

35 Cf. par exemple, l'emploi de *Maladies chroniques* 1, 16; 1, 109; 3, 105, qui rapporte la théorie d'autres médecins, à propos, dans l'hydropisie, de pores (*spiramenta*) pénétrés par le liquide, pourrait concerner Thémison.

36 *Et quidam medici saeculi nostri sub auctore, ut ipsi uolunt, Themisone contendunt nullius causae notitiam quicquam ad curationes pertinere; satisque esse quaedam communia morborum intueri. Siquidem horum tria genera esse, unum adstrictum, alterum fluens, tertium mixtum.* (*Marx* 26, 54). «Thémison, écrit Leclerc (*op. cit.*, p. 439, note 3), se servait des termes grecs σερνόν ή ρούδες, σέρνωσις ή ρύσις qui répondent à ceux de *resserré et coulant; resserrement et flux*; termes qui étaient équivoques ou synonymes à ceux-ci; τάσις, ή γάλασις *tension ou relâchement; άπνοία, ή βώσις fluidité ou fermeté, συναγωγή ή χύσις contraction ou effusion; άραιώσις ή πύκνωσις, rareté ou épaisseur*. Tous ces mots, qui reviennent à peu près à la même chose, expriment ce que voulaient dire les Méthodiques; et ils se servaient tantôt des uns, tantôt des autres, selon les occasions. Les termes de άνεωγμένον *ouvert*, et κειλισμένον, *fermé ou bouché*, leur étaient également familiers».

37 Celse, *Marx* 18, 31, 11; Pline, *H.N.*, 29, 6.

38 Dans l'introduction de notre édition de Caelius, *Maladies aiguës* 1 (à paraître). L'on sait qu'Asclépiade vécut très vieux, cf. Pline, *H.N.* 7, 124.

39 Celse, *Marx*, 18, 31, 11; Pline, *H.N.*, 29, 6.

40 *R.E.*, *op. cit.*

41 *Herm.* 57, 396.

*sua et placita mutauit, sed et illa Antonius Musa eiusdem auctoritate diui Augusti, quem contraria medicina graui periculo exemerat*<sup>42</sup>.

Comme l'on sait que Musa a guéri Auguste en 23 a.C., l'on peut estimer qu'il a transformé la doctrine thémisonienne quelque temps auparavant ce qui place l'inflexion thémisonienne à l'enseignement d'Asclépiade bien avant cette date; et comme l'on sait que Thémison était alors âgé (*in senectute*, dit Celse, *l. cit.*), je pense que les années 50 a.C., n'offriraient pas un mauvais repère pour la révolution de Thémison, et qu'on pourrait estimer sa naissance aux environs des années 110 ou 115 a.C. Evidemment, reste le problème du fameux *nuper* de Celse: *Ex cuius successoribus Themison nuper ipse quoque quaedam in senectute deflexit* (Marx, 19, 1), repris (en 109, 27): *At Themison nuper ...* On a glosé beaucoup sur cet adverbe, qui a un sens tout de même assez vague. Rappelons que Cicéron l'utilise pour un espace de 21 ans (*Off.*, 3, 24). Celse écrivant dans les dernières années de Tibère, pouvait-il écrire *nuper* à propos d'un événement qui aurait eu lieu près de trois quarts de siècle plus tôt?

Mais ce n'est pas ainsi qu'il faut considérer le problème. Celse a une perspective historique large; il envisage, dans le *Prooemium* une histoire de la médecine *ab origine*; et par rapport à Hippocrate, ou même Hérophile, ou Héraclide, Thémison est le plus récent des médecins d'importance<sup>43</sup>. L'argument Musa est à notre avis plus fort que les sens subjectifs que nous pourrions attribuer à *nuper*. Nous estimons que rien ne s'oppose à ce que Virgile, avant les *Géorgiques* dont il commence la composition dans les années 39 à 37 a.C.<sup>44</sup> ait connu les théories physiologiques de Thémison.

Mais Thémison aurait-il eu une telle renommée? On a l'impression maintenant, parce qu'il ne nous reste quasiment plus rien sur Thémison, que c'était un médecin de peu d'importance. Il n'est que de relire Celse qui fait le

42 *Sua et* - codd. Deichgräber propose de supprimer *et*.

43 En 2, 14 (Marx, 83, 25) Celse place Asclépiade parmi les *recentiores uiros* par opposition aux *antiquiores*.

44 Cf. J. Bayet, 'Les premières Géorgiques de Virgile', in *Mélanges de littérature latine* (Rome 1967) pp. 214-20.

catalogue des grands médecins. En dernier lieu il cite les Empiriques (Héraclide de Tarente entre autres); puis il écrit cette phrase que nous rappelons encore: *Nulla uero quicquam post eos, qui supra comprehensi sunt, agitante, nisi quod acceperat, donec Asclepiades medendi rationem ex magna parte mutauit. Ex cuius successoribus Themison nuper ipse quoque quaedam in senectute deflexit. Et per hos quidem maxime uiros salutaris ista nobis professio increuit*<sup>45</sup>.

Ainsi pour Celse, sans aucun doute, Asclépiade et Thémison ont apporté quelque chose de nouveau, un progrès, un sang neuf à la médecine. Rappelons aussi que Thémison est qualifié de *summus auctor* par Pline<sup>46</sup>.

Pour revenir à Virgile, il utilise une autre fois le terme de *spiramenta* au sens de *conduits* (dans *Géorgiques* 4, 39) que les abeilles s'appliquent à boucher, pour éviter l'air froid. Mais l'emploi de *spiramenta* dans *Aen.*, 9, 580 est plus intéressant, si l'on veut l'interpréter comme le souvenir d'une anatomie de type thémisonien. Il s'agit de la mort de Priverne:

...ergo alis adlapsa sagitta,  
et laeuo infixata est lateri manus, abditaque intus  
spiramenta animae letali uolnere rupit.

«Une flèche ailée est arrivée en glissant —sa main est clouée sur le flanc gauche— et a rompu d'une blessure mortelle les conduits du souffle cachés dans les profondeurs du corps».

Nous comprenons, comme E. Benoist *abdita spiramenta animae*<sup>47</sup> et non *abdita sagitta*, comme M. Perret, qui écrit: «et pénétrant profondément rompit d'un coup mortel les soupiraux de l'âme»<sup>48</sup>. L'expression *abdita spiramenta* est trop parallèle à *caeca spiramenta* pour ne pas être relevée. D'autre part, ces conduits cachés, où circule le souffle, ont

45 *Marx*, 18, 29 (11).

46 *H.N.*, 14, 114.

47 *Op. cit.*, tome 3, *comm. ad loc.*: «*Abdita spiramenta animae*, périphrase qui désigne les poumons. Benoist reprend ici le commentaire de Servius; *spiramenta animae: definitio pulmonum*, ce qui est, à notre avis, beaucoup trop restrictif.

48 Virgile, *Enéide*, éd. et trad. (Paris, Belles Lettres 1980) t. 3, p. 27.

un sens dans la doctrine de Thémison. Il est curieux de voir surgir, tout à coup, ce souvenir physiologique.

Ainsi donc, sous l'effet du feu, les pores peuvent se relâcher et permettre au suc (équivalent du grec *ikmās*) de monter jusqu'aux plantes. L'hypothèse suivante est qu'inversement, la chaleur fait durcir les chemins et resserrer les veines béantes. *Durare* et *adstringere* ont, en méthodisme, le même sens. Ces termes indiquent le resserrement. Mais le problème réel est celui de la chaleur resserrante. Nous avons de nombreux textes sur l'air chaud, l'eau chaude, la chaleur relâchante. Et le premier effet décrit par Virgile se comprend très bien en Méthodisme. Mais la seconde fonction de la chaleur, *durare* et *adstringere* (91) nous a laissé longtemps perplexe<sup>49</sup>.

Nous avons ensuite pensé au cautère. Thémison est cité et condamné par Caelius et Soranus pour avoir utilisé le cautère. Ainsi, Caelius Aurélius Aurélien, *Maladies chroniques* (1, 143). Thémison utilise comme remède local la brûlure de la peau tout autour de la tête, avec un cautère. *Maladies chroniques* (3, 66) nous parle de l'utilisation du cautère sur la région du foie et de la rate. Mais nous n'avons pas trouvé, dans l'oeuvre de Caelius, d'indications sur le resserrement éventuel produit par le cautère. Il est cependant un passage troublant de Pline l'Ancien (*H.N.*, 25, 80):

«Le médecin Thémison a aussi vanté une herbe commune, le plantain, sur laquelle il a publié un traité, comme s'il l'avait découverte... Il y en a deux espèces: l'une plus petite à feuilles étroites..., l'autre, plus grande, est entourée de feuilles garnies de côtes... il pousse dans les lieux humides et est beaucoup plus efficace. Il a une force merveilleuse pour dessécher et resserrer et produit l'effet d'un cautère. Rien n'arrête aussi bien l'écoulement que les Grecs nomment rhumatismes». *Mira uis in siccando densandoque corpore, cauterii uicem optinens. Nulla res aeque sistit fluctiones quas Graeci rheumatismos uocant*<sup>50</sup>.

Le rhumatisme désigne en effet ce que Caelius appelle *humoris fluor*<sup>51</sup>, un écoulement d'humeur, c'est-à-dire un

49 Nous avons proposé un double effet contraire, comme pour le vin chez Asclépiade, cf. *Nature, culture et poésie*, p. 457, note 125.

50 Trad. J. André (Paris, Belles Lettres 1974) modifiée pour *fluctiones*.

51 *Corpus...humoris fluore tentatum, quod Graeci reumatismum uocant*.

état de relâchement. C'est d'ailleurs Thémison lui-même qui donne au nom de relâchement (dans la région oesophagienne) le nom de *rheumatismum*<sup>52</sup>. Notre hypothèse est que la totalité du chapitre 80 est à mettre au compte de Thémison et non de Pline. L'on pourrait croire en effet que la comparaison entre l'effet du plantain et le cautère est de Pline. Mais l'utilisation de jus de plantes pour suppléer au cautère est médicale, comme le prouve ce passage de Caelius, *Maladies chroniques* (5, 19): *Alii denique ex radice herbae, quam struthium*<sup>53</sup> *uocant, loca ulcerari praecipunt. Usta enim radix, concepta flamma, cuti apposita pustulationem necessario facit. Sed alii hanc ustionem tamquam imbecillum reprobantes cauteribus aiunt faciendam...*

Dans le contexte thémisonien du passage de Pline, il est, bien entendu, pour nous très précieux de rencontrer les effets du cautère: assécher et resserrer, deux termes équivalents en Méthodisme.

Mais nous avons un témoignage de Caelius très intéressant, qui semble faire attribuer à Thémison une qualité resserrante au soleil lui-même, Caelius, *Maladies aiguës* (2, 44, passage que nous avons déjà cité en partie): *Themison... iubet obscuro in loco haberi lethargos. Etenim, inquit, lux apta non est... quapropter etiam sani in luce dormientes grauantur, quorum maxime hi qui sole dormierunt uexari noscuntur: non aduertens quod omnis tenebrosus aer constringit. Lethargica autem passio nullo alio magis quam strictura cognoscitur, quam necesse est augeri ob solis densitatem.* «Thémison fait mettre les léthargiques dans un lieu obscur. Car, dit-il, la lumière ne convient pas... c'est pourquoi aussi même les gens en bonne santé qui dorment à la lumière sont alourdis, et parmi eux surtout ceux qui ont dormi au soleil, comme c'est bien connu; ne prenant pas garde que tout air obscur resserre. Or le symptôme essentiel de la léthargie est le resserrement, qui nécessairement s'augmente en raison de la propriété astringente du soleil».

Caelius continue en disant que Thémison ne remarque pas qu'il y a deux effets contraires: celui du sommeil qui

<sup>52</sup> *Maladies chroniques*, 3, 14: *Themison quoque primo libro tardarum passionum solutionem circa stomachum, quam appellauit rheumatismum.*

<sup>53</sup> La saponaire.

est plus resserrant et celui de la chaleur et de la lumière du soleil qui sont relâchants.

*Solis* est la leçon du premier éditeur (Gunther-G), et il n'y a aucune raison de corriger en *aeris*, comme le fait Drabkin<sup>54</sup> qui écrit: «*If solis be retained, the sentence is best taken as a continuation of Themison's argument*». C'est bien, en effet, à notre avis, l'argument de Thémison qui se poursuit dans cette phrase. L'on voit, dans cette discussion, qu'il y a contestation de méthodistes comme Soranus et Caelius autour de l'hypothèse d'une chaleur resserrante (en l'espèce, ici, celle du soleil) formulée par Thémison.

Donc le resserrement de ces canaux pourrait empêcher la brûlure des pluies, du soleil, ou du froid de Borée. Il y a certes longtemps que dans les textes, — je ne parle pas ici de l'expérience — les effets du froid et du chaud ont été comparés, ainsi Aristote, (*Météo* 382 b 8). Si nous pensons que la comparaison de la terre avec l'organisme vivant se continue jusqu'ici, il faut bien convenir que dans la perspective qui est celle d'Asclépiade, puis de Thémison, et des autres Méthodistes, des échanges continuels se poursuivent de l'intérieur vers l'extérieur et inversement. Nous sommes traversés d'une circulation qui peut d'ailleurs se bloquer, s'interrompre. Ainsi dans l'*Anonymus Londinensis* (38, 29)<sup>55</sup>, on nous dit qu'Asclépiade pense que la chaleur est un corps; qu'un corps ne saurait traverser un corps; que donc il faut postuler des pores<sup>56</sup>. Selon lui nos corps sont plus froids en hiver parce que l'air froid pénètre en nous et nous refroidit.

L'*Anonyme* lui-même objecte une difficulté (38, 35): «Pourquoi ... quand l'on sort du bain, est-on immédiatement transi quand on se trouve à l'air, tandis que si, après s'être lavé, l'on se douche à l'eau froide..., l'on ressent moins le froid une fois exposé à l'air? Que s'est-il passé? Il est évident que la douche d'eau froide *contracte* la surface du corps, empêche le chaud qui est en nous de s'évader, et ne permet pas

54 Drabkin, p. 151, note 5.

55 Cf. H. Dels, *Anonymus Londinensis* (Berlin 1893).

56 Raisonnement parfaitement conforme à l'épicurisme. Ces pores sont évidemment, pour lui, des pores-concepts.

à l'air froid de pénétrer en nous... Quand l'on va à l'air en étant relâché (*ῥραιωμένοι*), on reçoit cet air plus rapidement, et l'air qui pénètre dans les corps, s'il est froid, les refroidit». La discussion qui se poursuit, est d'ailleurs fort intéressante. Car sur quoi porte-t-elle? Sur l'existence des pores-concepts soutenue par Asclépiade et ses disciples. Ce postulat explique très bien, comme le montre l'*Anonyme*, la circulation vers l'extérieur ou l'intérieur de chaud, de froid, ou d'autres émanations. Mais elle est incapable d'expliquer la contradiction apparente, qu'une douche froide empêche le froid de pénétrer.

L'*Anonyme* ne croit pas aux pores-concepts (38, 53), mais il croit à la réalité d'une contraction ou d'un relâchement qui seule peut expliquer, selon lui, l'objection qu'il fait à Asclépiade. En fait, nous sommes là dans un débat qui ressemble fort à une réfutation méthodiste d'Asclépiade. On a depuis longtemps proposé Soranus comme auteur de l'*Anonyme*<sup>57</sup>. Cela me semble irrecevable. Mais qu'il y ait ici trace d'une discussion méthodiste me paraît, en revanche, tout à fait concevable. Tous ces exemples, je pense, montrent que dans le texte de Virgile, nous pouvons retrouver les éléments d'une doctrine méthodiste.

Mais il me semble que l'on ne s'est pas suffisamment arrêté aux vers 1.417-23. Virgile a parlé des signes pour prévoir le temps (1.351 ss.). En 393-94, il écrit:

Nec minus ex imbri soles et operta serena  
prospicere et certis poteris cognoscere signis.

«Tu pourras également, du milieu de la pluie, prévoir le soleil et le ciel découvert, et cette connaissance tu pourras l'acquérir à des signes certains».

Parmi ces signes, l'éclat des étoiles, de la lune, le chant de la chouette, Nisus poursuivant Scylla, et les notes claires des corbeaux: ils se réjouissent avec la fin des pluies de voir de nouveau une jeune progéniture et de doux nids. Non pas que la divinité leur ait donné «une intelligence ou le destin une plus grande faculté de prévoir, (415-16).

<sup>57</sup> Cf. M. Wellmann, in *Hermes* 40, p. 580 ss.; 57, p. 396 ss., et W. H. S. Jones, *The medical writings of Anonymus Londinensis* (London 1947) p. 7-8.

Verum, ubi tempestas et caeli mobilis umor  
 mutauere uias, et Iuppiter uuidus Austris  
 denset, erant quae rara modo, et quae densa relaxat,  
 uertuntur species animorum, et pectora motus  
 nunc alios, alios dum nubila uentus agebat,  
 concipiunt; hinc ille auium concentus in agris  
 et laetae pecudes et ouantes gutture corui (417-22).

Il s'agit de l'influence du temps sur les esprits et les cœurs des animaux, et plus généralement, peut-on penser, de tous vivants. Nous sommes bien évidemment devant un problème très ancien de la médecine philosophique, qui remonte au texte fameux d'*Airs, eaux et lieux* (AEL) du *Corpus hippocratique*. On peut trouver d'ailleurs, dans les *Géorgiques*, des allusions, croyons-nous directes, à AEL<sup>58</sup>. Récemment, d'ailleurs, I. Borzsák a montré l'importance de la tradition climatologique d'Hippocrate à Virgile<sup>59</sup>. Bien évidemment, ce qui nous retient tout de suite dans la perspective thémisonienne où nous nous sommes placé, c'est la double opposition: *denset*<sup>60</sup> / *rara et densa* / *relaxat*: «et quand Jupiter humide de ses Austers resserre ce qui était naguère dilaté, et relâche ce qui était resserré...». Nous nous trouvons bien là devant l'opposition du *strictum* et du *laxum* et du passage de l'un à l'autre, caractéristiques du Méthodisme.

Quant au vocabulaire pour désigner ces états et à sa variété, nous renvoyons, par exemple, à Caelius, *Maladies aiguës* (2, 177): *Ita cum aliae fuerint uiae laxatae, aliae densatae, raritate diaphoresus fiat, densitate uel adfrictione febricula. Non uero Sorani sequentes iudicium et solutione absoluta fieri febres accipimus, hoc est raritate uiarum, ut et ipsis est consequens sicut libris De febribus docuit*. Selon l'avis de certains: «Ainsi, alors que certains pores sont relâchés, d'autres sont resserrés; la diaphorèse vient de la dilatation, la fièvre du resserrement et de la friction. Mais moi, je suis l'avis de Soranus, et je pense que les fièvres peuvent venir d'un état complet de relâchement; c'est-à-dire, d'une dilation des pores...».

58 Cf. *Nature, culture et poésie*.

59 Isván Borzsák, 'Von Hippokrates bis Vergil', in *Vergiliana, Recherches sur Virgile*, publiées par H. Bardon et R. Verdière (Leiden, Brill 1971) p. 41-55.

60 *Denset*, alii cod. *densat*.



L'on voit que *raritas, solutio, laxata* désignent le même état de relâchement des pores par opposition à la *densitas* ou à la *strictura* que nous trouvons un peu plus loin (178).

Certes, dans *AEL*, l'on trouve une réflexion sur l'influence des saisons, du paysage, sur les caractères des habitants. Tantôt cette influence se manifeste sous la forme d'une ressemblance; tantôt d'une opposition, quand les habitants sont amenés à lutter contre des conditions défavorables, sous l'effet du *talaiporon*<sup>61</sup>. Dans le texte de Virgile, il est important de constater l'effet tout mécanique, et disons-le, immédiat (sans médiation) de l'humidité, de l'Auster qui transforme les esprits et les cœurs. Or Asclépiade a reconnu l'influence directe du temps sur les individus.

Voyons *Maladies aiguës* (1.32) de Caelius: «Certains médecins, au nombre desquels Asclépiade et ses disciples, prennent en considération la qualité de l'air (*aeris qualitatem*) que les Grecs appellent *catastema*<sup>62</sup>, et l'époque, et les causes antécédentes, et la nature et l'âge. Ils disent de prendre garde que l'état de l'air ne s'échauffe... ils font attention à l'époque aussi, comme la fin de l'année ou l'automne; car ils disent qu'en ces saisons cette maladie (la phrénitis) est fréquente...»<sup>63</sup>.

Asclépiade tient compte de la région pour la cure<sup>64</sup>. Mais Thémison fait une chose identique, comme le dit encore Caelius en *Maladies aiguës* (1.157): il tient compte de la saison pour la cure, ce qui est critiqué par Caelius. Souvenons-nous aussi du texte que nous citions naguère: *Maladies aiguës* (2.44) où Caelius nous dit que Themison faisait placer les léthargiques dans un lieu sombre, pour éviter que la lumière n'ébranle les corps et ne donne trop de circulation dans les *spiramenta*. Il est très intéressant de remarquer à quelles maladies se rattachent les deux textes thémisoniens que je viens de rappeler: le premier con-

<sup>61</sup> Sur cette question l'on pourra se reporter à notre article sur 'L'inné et l'acquis dans *AEL*', à paraître in *Actes du Congrès hippocratique de Lausanne*, sept. 1981.

<sup>62</sup> C'est ici un sens très restrictif de ce terme. La *katástasis* hippocratique a un sens beaucoup plus large.

<sup>63</sup> Cf. aussi *Maladies aiguës*, 2.129 où l'on voit qu'Asclépiade tient le plus grand compte des régions; cf. encore l'allusion à «certains médecins» qui prennent en compte *aeris habitum*. *M.A.* 2.12.

<sup>64</sup> Cf. Caelius Aurélien, *Maladies aiguës*, 2, 129.

cerne la *phrénitis*, le second la *léthargie*, c'est-à-dire des maladies physiques à effets psychologiques secondaires<sup>65</sup>. Ainsi «la phrénitis... est aliénation de l'esprit à évolution rapide, avec fièvre aiguë, et un mouvement des mains sans objet...»<sup>66</sup>. Tout le monde est d'accord, dit Caelius, c'est-à-dire, dans le contexte, même Thémison, pour penser que la phrénitis est un état de *resserrement*<sup>67</sup>.

Ce que Caelius discute chez Thémison, c'est l'emploi d'un resserrant (l'air sombre), dans un état de resserrement. La léthargie est aussi une maladie de resserrement qui implique une conséquence psychique, l'oubli. L'on peut voir que chez Asclépiade et chez Thémison, comme chez les autres médecins méthodistes, il y a une conséquence immédiate de l'action physique des traitements (les conditions physiques étant dans les traitements), sur la physiologie et, disons-le, la psychologie. Il est probable que pour Thémison, comme pour Asclépiade, et comme pour Soranus plus tard, l'âme est corporelle<sup>68</sup>. L'on voit que du relâchement ou du resserrement peut très bien dépendre immédiatement une conséquence psychologique, dans une doctrine méthodiste.

Revenons à ces vers que je n'ai pas encore traduits, car il y a de vraies difficultés. Comment faut-il comprendre:

Verum, ubi tempestas et caeli mobiis umor  
mutauere uias (417-18)?

*Tempestas* désigne la température pour Benoist<sup>69</sup>, l'*état du ciel pour* Plessis-Lejay<sup>70</sup>, le *temps* pour Saint Denis<sup>71</sup>. *Caeli mobilis umor* représente pour ces auteurs respectivement: «l'humidité changeante de l'air, i.e. l'air dont l'état est sujet à des variations et dont l'humidité n'est pas constante»; «l'humidité de l'atmosphère, les brouillards et les nuages» et «l'humidité instable de l'air». *Tempestas*, en vérité, désigne souvent la saison, les conditions climatiques.

65 Cf. *La maladie de l'âme*, chap. I: La psycho-pathologie des médecins, p. 71 ss.

66 Caelius Aurélien, *Maladies aiguës*, 1, 21.

67 *Maladies aiguës*, 1, 180: «Car tout le monde est d'accord pour dire que chez tout phrénitique, la tête est atteinte de resserrement».

68 Pour Soranus, cf. Tertullien, *De anima*, 6.8.

69 *Op. cit.*, *comm. ad loc.*

70 *Oeuvres de Virgile*, par F. Plessis et P. Lejay (Paris, Hachette 1913) p. 120.

71 *Géorgiques* (Paris, Belles Lettres 1958) p. 16.

Plus difficile, paradoxalement, est de comprendre: «l'humidité *mobilis* du ciel». Si l'on traduit par changeant ou instable, c'est que déjà on projette l'idée du beau temps qui va venir. C'est le changement de l'air et des conditions atmosphériques qui transformeraient les sentiments des animaux.

Or, ce que Virgile nous dit, c'est que l'on doit expliquer que du milieu de la pluie (*ex imbri*), en plein mauvais temps, les animaux sont capables de prévoir le beau temps. Cela vient de ce que ce mauvais temps a transformé les conditions physiques et physiologiques, partant psychologiques. Autrement dit, mécaniquement, quand le mauvais temps a accompli la transformation physique, automatiquement ils annoncent le beau temps; ce n'est pas, à notre avis, le changement de température qui les modifie, mais le mauvais temps lui-même. Nous, les hommes, nous pouvons dire, après la pluie le beau temps. Les animaux, eux, transformés par les conditions physico-physiologiques du mauvais temps, chantent, gambadent; c'est la conséquence mécanique de ces phénomènes physiques causés par le mauvais temps. Ils ne savent pas qu'après la pluie vient le beau temps. Mais le mauvais temps réalise les conditions mécaniques d'un comportement de beau temps en plein mauvais temps. C'est l'équivalent du point de vue du comportement de la formule: après la pluie... Il se trouve que quand le mauvais temps a réalisé les conditions physiologiques d'un nouveau comportement, ce nouveau comportement coïncide objectivement avec la fin, ou peu s'en faut, du mauvais temps. L'on ne peut pas dire, par exemple, que l'Auster<sup>72</sup> annonce objectivement le beau temps. Il faudrait d'ailleurs qu'il soit lui-même un beau temps pour expliquer le comportement des animaux selon une équation vers laquelle semblent tendre les traducteurs: à beau temps, ou presque beau temps, comportement de beau temps.

Tout ce raisonnement pour nous amener à cette question:

72 L'Auster est un vent très mauvais pour la santé; cf. Celse, Marx, 46.3; 47.16: *Auster aures hebetat, sensum tardat, capitis dolores mouet, aluum soluit, totum corpus efficit hebes, umidum, languidum...* L'hiver peut être la proie des Austers (Marx 48.7), mais aussi le printemps (Marx, 48, 5). C'est un vent qui, s'il continue du début de l'hiver jusqu'à la fin du printemps, peut amener la phrénitis: Marx, 48.11.

que signifie *uias*? *Mutauere uias* = «ont changé de direction, c'est-à-dire quand l'air entre dans une situation différente. *Via* dans ce sens équivaut à peu près à *habitus, indoles*. Par une figure poétique, l'atmosphère, en se modifiant, semble entrer dans une route nouvelle...»<sup>73</sup>, écrit Benoist.

Je proposerais non pas de comprendre *uias* comme une figure poétique, mais dans le contexte thémisonien que j'ai cru y trouver, par *chemins*, c'est-à-dire les canaux, les pores qui règlent la physiologie. Nous aurions à faire à une loi générale de physiologie exprimée de deux façons: modification des *uias*, et passage du relâché au resserré et du resserré au relâché. Nous traduisons donc: «Mais, quand le temps et l'humidité mouvante du ciel, ont modifié les chemins (c'est-à-dire les canaux)<sup>74</sup>, et que Jupiter, humide de ses Austers, resserre ce qui était naguère dilaté, et relâche ce qui était resserré, voici que se transforment les dispositions des esprits et les poitrines conçoivent maintenant d'autres élans que lorsque le vent amenait les nuages; de là ce concert des oiseaux dans les champs, et la joie des troupeaux et les corbeaux sortant de leur gosier des cris d'allégresse».

Cette interprétation offre, selon nous, quelques mérites. Nous donnons à *caeli mobilis umor*, comme Plessis-Lejay, le sens de nuages; il s'agit de l'humidité qui se meut dans le ciel. Le sens concret que nous attribuons à *uias* permet d'éviter d'y voir des figures compliquées. Si l'on peut penser qu'un nuage change de *uia*, de route, comment peut-on entendre qu'il en soit de même de *tempestas*? Et l'interprétation a l'avantage d'unifier tout ce passage, en lui donnant un contenu physiologique cohérent avec une doctrine contemporaine. Dans cette hypothèse la modification des *uias* par le temps et l'humidité est l'expression du même phénomène que le relâchement ou le resserrement des vers ...*et Iuppiter uuidus Austris / denset, erant quae rara modo, et,*

<sup>73</sup> *Vices*: γ. α. in marg. Saint Denis ne traduit pas *uias*!

<sup>74</sup> Pour un sens analogue de *uias*, cf. J. P. Brisson, *Virgile, son temps et le nôtre*, (Paris, Maspéro 1966) pp. 137-38, qui traduit par «les intervalles de la matière» et rapproche de Lucrèce, 4, 650. Mais il manque, à notre avis, le rapport avec la suite et l'allusion méthodiste. «Lorsque Jupiter ... amasse les éléments qui étaient éparpillés et éparpille ceux qui étaient amassés...», traduit Brisson.

*quae densa relaxat*. Je dirais même que ce sens nouveau que nous donnons à *uias*, rend claire, par là même, la signification de ces vers. Tout cela se comprend très bien dans une physiologie thémisonienne.

### Conclusion.

Nous avons été long et systématique. C'était la condition nécessaire pour faire l'épreuve de ces vers, sinon la preuve qu'ils sont lisibles selon certaines conceptions très précises de la physiologie que Virgile avait à sa disposition. Nous pensons avoir apporté un faisceau de preuves convergentes qui met en évidence l'influence thémisonienne, c'est-à-dire celle de la théorie, toute jeune encore, du Méthodisme. Il n'est pas indifférent, je pense, de montrer une source possible à quelques vers des *Géorgiques*. Plus important, si l'on accepte notre démonstration, est de voir un Virgile intéressé par l'évolution contemporaine de la physiologie. Nous avons assez dit, je pense, l'importance de la révolution thémisonienne. Comme il est nécessaire de considérer les rapports de Lucrèce et d'Asclépiade, il faut essayer de peser ceux de Virgile et de Thémison, même s'ils sont beaucoup plus sporadiques.

Il faut, bien sûr, accepter de lire les vers 84-93 à travers l'analogie de l'organisme vivant et de la terre. Cette analogie me paraît en tout cas, aveuglante. Et Virgile avait d'ailleurs de grands modèles poétiques. Le plus récent s'appelait Lucrèce<sup>75</sup>. Pour les vers 415-23, l'explication générale que nous y trouvons, est une explication physique et physiologique générale. La physiologie est d'ailleurs, dans l'hypothèse méthodiste thémisonienne, ramenée à la physique; comme dans le système asclépiadien, mais avec un processus différent. Nous voyons dans les vers 415-23 l'importance donnée à une physiologie, et même à une psycho-physiologie de type physique et mécaniste. M. Grimal a récemment rapproché ces vers de la *Lettre à Pythoclès* (§ 98): «Les pronostics peuvent se faire, soit d'après des coïncidences temporelles, comme cela se produit à propos des animaux de notre monde, soit en vertu d'altérations

<sup>75</sup> *De rerum natura*, 6, 353-56; 497 ss.; 535 ss.; 591-95; (par exemple) cf. notre livre, *La maladie de l'âme*, p. 229 ss.

et de changements de l'atmosphère...»<sup>76</sup>. Il n'y a pas contradiction, mais au contraire renforcement d'un tel rapprochement, dans notre hypothèse. Nous sommes dans une même perspective mécaniste. Et entre Epicure et Asclépiade les liens sont extrêmement forts<sup>77</sup>. Thémison est de la même famille de pensée: son maître est Asclépiade.

Mais nous reviendrons, pour finir, aux vers 1, 84-93, et à l'analyse rapide que nous en donnions naguère<sup>78</sup>. A l'action du feu sur la terre, comparée elle-même à un organisme vivant, Virgile propose donc plusieurs explications. Une explication positive, par la conception de forces nouvelles; une explication négative, par l'élimination d'un mal, que ce mal soit un *uitium*, un resserrement excessif, ou un relâchement nuisible. L'explication négative, comme nous l'avons appelée, propose en elle-même deux types d'explication: l'un qui relève de la physiologie humorale, de type vitaliste, celle d'Hippocrate et, pour une grande mesure, celle d'Aristote: l'autre qui relève de la physiologie mécaniste du type méthodiste.

C'est cela que l'on peut appeler, selon nous, l'*éclectisme* virgilien. Il met en rapport, comme on le voit, non seulement des explications diverses, mais des théories divergentes. Cela n'est pas sans rappeler les *problemata* péripatéticiens. Mais nous n'avons pas ici des hypothèses données sous la forme de questions, et de réponses différentes. Nous nous trouvons en présence de la mise en ordre rigoureuse d'hypothèses. Cela n'est pas non plus sans évoquer Epicure et son principe de la pluralité d'explications, tel qu'il le définit dans la *Lettre à Hérodote* 78 ss.; et tel que Lucrece nous le redonne: «Il est encore quelques faits auxquels il ne suffit pas d'assigner une seule cause; mais il en faut énumérer plusieurs dont une seule pourtant sera la vraie...»<sup>79</sup>.

JACKIE PIGEAUD  
Université de Nantes

<sup>76</sup> P. Grimal, 'Quelques aspects épicuriens des Géorgiques', in *Journal des savants*, (1980) pp. 51-66, ici p. 61, trad. Grimal.

<sup>77</sup> Cf. les passages cités dans notre thèse et notre article *La physiologie de Lucrece* déjà cité.

<sup>78</sup> In *Nature, culture et poésie*, p. 458.

<sup>79</sup> *De rerum natura* 6, 703-4, trad. Ernout (Paris, Belles Lettres 1964).